

Que faire pour sauver la biodiversité en Amazonie? Au Pérou, une ONG a lancé une des premières banques de semences, en particulier d'arbres. Reportage

Des graines pour la biodiversité

GILLES LABARTHE

Pérou ▶ A Puerto Maldonado, chef-lieu du département péruvien de Madre de Dios, à la frontière entre le Brésil et la Bolivie, Robin van Loon est facilement repérable: t-shirt jaune vif, bermudas colorés. Grand, la quarantaine, il est originaire du Massachusetts, mais a choisi de vivre sa nouvelle vie tout ailleurs, en zone tropicale humide. Madre de Dios: ce territoire est connu comme l'un des plus riches en biodiversité de toute l'Amazonie. Il est aussi doté de trois importantes zones protégées – le Parc national de Manú, la Réserve communale Amara-kaeri et la Réserve nationale de Tambopata – qui limitent l'avancée inquiétante de la déforestation dans la région, en partie ravagée par l'extraction de l'or, l'extension de l'agriculture et des zones d'élevage.

Homme médecine

Pourquoi Robin van Loon s'est-il établi à Puerto Maldonado, jusqu'à créer et diriger Camino Verde («Le chemin vert»), une ONG qui tente de faire renaître des parcelles de forêt primaire? Il évoque une rencontre déterminante, celle «avec l'homme médecine Don Ignacio Duri, qui a passé toute sa vie à approfondir ses connaissances en matière de plantes qui soignent. Il avait alors septante ans et quelque, et continuait de pratiquer comme guérisseur. Peu à peu, je suis devenu son apprenti».

Le jeune homme est alors accepté dans le petit village d'Infierno, fondé en 1974 par Don Ignacio et la communauté native Ese Eja, à la lisière de la réserve naturelle de Tambopata. Il se met au service du chamane, l'écoute, l'observe. «Pendant plus d'un an, j'ai vécu sous son toit et j'ai appris de lui à reconnaître les plantes médicinales, passant beaucoup de temps dans la forêt.»

Là-bas, la principale activité économique était liée à l'extraction des ressources naturelles: «Je parle de l'abattage des



Robin van Loon, fondateur de Camino Verde, sur le site de Baltimori. GBE

arbres. Chaque fois que le prix d'une essence de bois particulière augmentait sur le marché, elle était soudain coupée de manière intensive.» Année après année, cette logique provoque la quasi disparition de certaines espèces, comme le shihuahaco, un des géants de la forêt. Le palo rosa (bois de rose) ou le cedro colorado (acajou) se retrouvent classés «vulnérables» sur la liste rouge de l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN). «Même les arbres fruitiers étaient abattus pour récolter les fruits, au lieu de les cueillir.»

Pratique consternante

Couper sans souci du lendemain... Une pratique consternante pour les communautés natives: elles ne prélèvent que le strict minimum, suivant leurs besoins et selon les saisons – fruits, fleurs, feuilles,

branches, écorces, sève. Car pour elles, la forêt représente «un véritable compte en banque», à laisser croître et fructifier. Abattre, c'est aussi mettre en danger de mort toutes

«Même les arbres fruitiers étaient abattus pour récolter les fruits»

Robin van Loon

les autres espèces végétales et animales qui en dépendent. Et donc, ruiner son propre garde-manger. Ou brûler la pharmacie de plantes médicinales. Mais au début des années 2000, qui s'en soucie vraiment dans la zone? A deux heures de route d'Infierno, la ville de

Puerto Maldonado, capitale régionale, est certes dotée d'une université, de centres de recherches et d'une dizaine d'ONG de défense de l'environnement. Mais personne ne s'occupe alors de sauver ces espèces en voie de disparition.

Vide institutionnel

«Aucune institution gouvernementale ne proposait une banque de semences bien fournie», s'étonne Robin van Loon. Aucune organisation n'était en mesure de prodiguer non plus des conseils et un accompagnement en matière d'agroforesterie durable à partir de plantes natives, pour savoir comment planter ces espèces. «C'était aberrant, tant du point de vue économique qu'environnemental. Et aberrant de perdre les arbres les plus précieux de la forêt, sans savoir comment les faire revenir.»

Depuis sa création en 2007, Camino Verde a développé plusieurs centres d'activité, sur trois sites. Le premier, en bordure du rio Tambopata, aux alentours du village de Baltimori, «j'ai acheté cette concession et nous avons planté les premiers arbres en 2006.» Aujourd'hui, ce qui était autrefois un terrain agricole défriché, en bord de rivière, est devenu un abri pour plus de 400 variétés d'essences, toutes replantées. Le site de Baltimori peut sembler bien modeste: quatre maisons sur pilotis, un poulailler, un potager... mais elle abrite aussi sept espaces de culture en symbiose, servant de modèles à l'attention des exploitants locaux.

En périphérie de Puerto Maldonado, dans le quartier de La Joya, un autre site de Camino Verde abrite la toute première pépinière régionale. Elle produit à nouveau une centaine

d'essences d'arbres natifs par an. Plus au nord, dans le département voisin de Loreto, un troisième site propose depuis 2013 différents modèles d'agroforesterie durable, conçus en collaboration avec les communautés natives.

Mise en péril

L'enjeu pour Camino Verde: régénérer toute la chaîne d'approvisionnement, en semences et plantons, pour sauver les essences menacées. Tout en démontrant leur importance pour la survie de la médecine traditionnelle, la richesse de leurs propriétés thérapeutiques, mais aussi leur valeur sur le plan alimentaire ou commercial. L'huile essentielle de bois de rose est ainsi reconnue pour ses vertus antiseptique, antibactérienne, antivirale, antifongique ou antiparasitaire. Elle est aussi très prisée par l'industrie du parfum. Avec sa petite unité de distillerie à Baltimori, Camino Verde entend démontrer que la sauvegarde de ces essences répond à plusieurs intérêts, qui peuvent converger. L'ONG espère tirer de sa production artisanale un complément de revenus permettant de soutenir son action.

Car l'heure est au bilan: en moins de vingt ans, Camino Verde a replanté plus de 400 000 arbres, avec un effet bénéfique sur plus de 334 hectares. Mais comment poursuivre? Le gel des budgets de l'aide étasunienne annoncé fin janvier 2025 par le président Donald Trump, puis la fermeture définitive en mars de l'agence pour le développement international USAID ont eu des répercussions directes jusqu'à Puerto Maldonado (lire ci-dessous). Camino Verde poursuit sa mission, mais a dû diversifier ses sources de financement. L'ONG est soutenue par une vingtaine d'organisations à l'international, dont la Fondation Wyss Academy for Nature, basée en Suisse. 1

Ce reportage a été réalisé avec le soutien de la Fondation Liliane Jordi pour le journalisme.

Surveiller et reboiser, malgré tout

L'USAID finançait des projets dans 158 pays, avec un budget de plusieurs dizaines de milliards de dollars (42 milliards de dollars en 2023, 35 milliards de dollars en 2024). Avec sa fermeture en mars 2025, l'onde de choc a aussi atteint le département amazonien reculé de Madre de Dios, et sa capitale Puerto Maldonado. Parmi la dizaine d'autres ONG présentes sur place, actives dans la défense de l'environnement et la reforestation, c'est l'hécatombe: «Certains ont dû fermer leurs bureaux du

jour au lendemain, et licencier toute leur équipe», explique Robin van Loon.

L'ONG Rainforest Connexion, qui effectuait un important travail de monitoring sur la déforestation, l'état de la faune et de la flore, en posant des capteurs acoustiques dans la canopée, a cessé au moins temporairement ses activités dans la région. Le Centre d'innovation scientifique pour l'Amazonie, une ONG péruvienne de référence (notre édition du 13 novembre) était soutenue jusqu'en début 2025 par USAID. Elle a

dû réduire de moitié son personnel et cherche des financements ailleurs.

A Madre de Dios, défendre l'environnement et s'engager pour la reforestation présente d'autres risques en s'opposant à des intérêts privés, d'abord du secteur minier. En juillet dernier, le militant écologiste Hipolito Quispehuaman a été assassiné près de la zone d'extraction d'or illégale de Guacamayo. Il était membre du comité de gestion de la Réserve nationale de Tambopata. Quant aux responsables

de l'ONG Camino Verde, ils ont été plusieurs fois menacés et un de leurs sites, à La Joya, en partie incendié.

Quels moyens seront donnés pour assurer la sauvegarde et la survie d'arbres natifs et millénaires, dont plusieurs peuvent dépasser les 40 à 60 mètres de haut? Certaines initiatives se poursuivent néanmoins, comme la surveillance depuis le ciel. Ces dernières années, des chercheurs de l'EPFZ et de l'université de Zurich ont mis au point une carte mondiale des

hauteurs de cimes des arbres (la Global Canopy Height 2020), en se basant sur des images satellites et des mesures au laser de la NASA. Cette carte est riche d'enseignements pour la protection du climat et de la nature: la hauteur des arbres constitue en effet «un indicateur important de la biomasse et de la quantité de carbone stocké», soulignent les chercheurs de l'EPFZ. Avec ce premier constat: sur notre planète, les arbres dépassant 30 mètres ne poussent que sur 5% des terres. GLE